

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

RECLAMES : 10 fr. la ligne
ANNONCES : 5 fr. la ligne

Le GIL BLAS ILLUSTRÉ est servi
en prime à tous les abonnés du
GIL BLAS quotidien
Journal politique, littéraire et mondain

Prix de l'abonnement au Gil Blas quotidien
3 mois : Paris, 13 fr. 50, Départ. 16 fr.
Prix du Numéro : PARIS, 15 c.; PROVINCE, 20 c.

GIL BLAS

ILLUSTRÉ, HEBDOMADAIRE

*Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer
le lendemain. — J. JANIN, préface de Gil Blas.*

ABONNEMENTS :

	France	Étrang.
Trois mois	1 fr.	2 fr.
Six mois	2 fr.	4 fr.
Un an	4 fr.	8 fr.

Le GIL BLAS illustré est servi
en prime à tous les abonnés du

GIL BLAS quotidien

Journal littéraire, politique et mondain

3 mois : Paris, 13 fr. 50. Départ. 16 fr.
Prix du Numéro : PARIS, 15 c.; PROVINCE, 20 c.

Ma Joie Fuller AUX FOLIES-BERGÈRE



(Dessin de Steinlen.)

LES STATUES

C'était le soir. Les cadrans des horloges pneumatiques, dont les aiguilles obéissent parfois au mystérieux courant d'air à la manque, s'accordaient pour dire onze heures.

Un coupé qui traversait le boulevard Saint-Germain, au trot de deux mecklembourgeois de race, entra dans la cour d'un hôtel, sous les saluts du suisse et d'un valet de pied correctement collés aux portes, dès la première sommation du cocher.

La princesse de Sachs-Rantel descendit de voiture.

La maison lui était familière, car, sur la simple réponse qui lui fut faite : « Madame est rentrée », la princesse monta l'escalier de marbre conduisant aux appartements privés et entra, comme une bombe, dans la chambre de sa cousine Berthe, marquise de Cerfeuil. La marquise revenait d'entendre prêcher le père Monsabré, à Notre-Dame, et elle se disposait, en cette nuit de carême, à se mettre au lit, très lasse. Mais, en présence de l'attitude de sa parente qui restait auprès d'elle, le regard fixe, les lèvres crispées, les oreilles rouges, le front en sueur, madame de Cerfeuil comprit qu'un événement grave appelait toute son attention. D'un geste, elle congédia les femmes de chambre qui l'entouraient; puis, elle rajusta son peignoir de velours bleu, les dentelles de son corsage pour ramener contre son corps la douce chaleur des batistes blanches, moins fines et moins blanches que sa poitrine.

Alors, madame de Sachs-Rantel porta les mains à son cœur; et d'une voix sifflante :

— Berthe, mon mari me trompe... Ton mari te trompe... Nous sommes... tralala!... tralala!... tralala!... Oui, marquise, nous le sommes!

La princesse éleva ses deux index au-dessus de son chapeau à capote fraise écrasée, d'où s'éparpillaient des mèches de cheveux blonds, des touffes de fil d'or irradiant de vives lumières, les joues empourprées par la fureur. Elle tenait toujours ses doigts sur sa tête, ses doigts qui s'agitaient, frémissaient, s'arc-boutaient, dans un vent de menace, comme de petites cornes étrangement vivantes.

— Oh!... fit la marquise avec un soupir d'enfant malade.

Et, plus doucement encore, presque en elle-même, sous la consommation d'une angoisse résignée, madame de Cerfeuil ajouta :

— Je m'en doutais... J'aimais mieux ne pas savoir...

Madame de Sachs-Rantel interrompit sa pantomime et, se jetant entre les bras de sa cousine :

— Amie, il faut nous venger!

La marquise, tout en pleurs, se dégagea de l'étreinte. Fièrement, elle répondit :

— Comment, Camille, tu voudrais?...

— Mais non, ce n'est pas ce que tu crois... Il y a vengeance et vengeance...

— Que m'importe! Je veux rester une honnête femme... Princesse, la marquise de Cerfeuil ne se déshonore pas pour châtier les outrages faits à son honneur!

— Une belle phrase de comédie, j'entends... On dirait vraiment que je suis venue ici pour te débaucher... Le mot est dur, marquise, mais ta protestation aussi est injurieuse... Tu me connais mal... Voyons, mignonne, calme tes nerfs et écoute-moi...

Elles s'assirent.

De temps à autre, au cours du récit, madame de Cerfeuil se dressait toute droite dans un épouvantement, et elle examinait à ses pieds des dessins des tapis avec ces regards avides, chercheurs, de cette folle de la *Salpêtrière* qui croit éternellement, où qu'elle aille, où qu'elle repose, qu'un abîme va s'entr'ouvrir sous elle et que des flammes vont la saisir.

Quelques minutes plus tard, la marquise s'habillait à la hâte, et, la tête en feu, elle prenait place auprès de sa cousine, dans le coupé à couronne fermée. Debout, devant la portière, le valet de pied attendait des ordres.

— Rue de Provence, murmura madame de Sachs-Rantel... Je vous arrêterai!

Et, se tournant vers madame de Cerfeuil :

— Allons, Berthe, du courage, il le faut!... Notre bonheur est en jeu... Du courage!

Tandis que les chevaux les emportaient au loin, les jeunes femmes demeuraient silencieuses. Toutes deux, elles s'étaient unies à des hommes qu'elles aimaient de toutes leurs forces, de toute la chaleur de leur sang. Le prince de Sachs-Rantel et le marquis de Cerfeuil les avaient rencontrées, l'une et l'autre, dans l'une de ces fêtes de la charité qui sont l'orgueil des grandes dames parisiennes, — la les-

sive charmante des péchés mignons, — l'Eldorado terrestre et profondément humain, où, pour les pauvres, les fleurs et les sourires ensorcelants des femmes font pleuvoir les pièces d'or et les billets bleus.

Deux coups de foudre; deux amours pour la vie; un double mariage; beaucoup de monde à Sainte-Clotilde. Ces bonheurs-là durèrent peu d'années; ils s'évanouirent, alors que pas un des époux n'avait encore atteint la trentaine. Ils semblaient cependant devoir se comprendre, s'estimer, s'aimer, étant bien accouplés entre eux, tous les quatre riches à millions, les uns de sang royal étranger, les autres issus de grandes familles de France; — prince uni à fille de roi; fils de duc à fille de marquis; — gentilshommes élégants, femmes jolies et amoureuses.

Mais, quand la luxure commande, les êtres aimés obéissent, insouciant des tristesses qu'ils laissent derrière eux. On les voit désertant le lit nuptial, courant la ville, nuit et jour, affamés de sensations nouvelles.

Le prince Jacques de Sachs-Rantel et le marquis Antoine de Cerfeuil étaient des hommes sensuels. Ils faisaient la fête à Paris, une fête qu'ils avaient commencée au Faubourg, en cueillant des fleurs d'adultère, pour la continuer, avec plus de liberté, au quartier de l'Europe, dans le monde des horizontales et des agenouillées. Maintenant, ils s'enfermaient dans une maison louche de la rue de Provence, affirmant, l'un et l'autre, que la discipline du cloître révélait à ses adeptes des horizons nouveaux dans le Paradis des luxures parisiennes. C'était là que la princesse voulait surprendre son mari et faire d'une pierre deux coups en y conduisant sa cousine, M^{me} de Cerfeuil.

Déjà M^{me} de Sachs-Rantel avait causé avec M^{me} Grégoire, la patronne de l'établissement. Il était convenu, à prix d'argent, que les deux dames se cacheraient dans une chambre d'où l'on pourrait tout voir.

Le coupé s'arrêtait à l'entrée de la rue de Provence.

— J'ai peur, soupirait la marquise...

— Donne-moi le bras, dit énergiquement la princesse.

Elles marchèrent sur le trottoir, s'enfonçant dans les ombres, tressaillant d'effroi lorsque la lueur d'un bec de gaz mettait en pleine clarté leurs pâles visages.

M^{me} de Sachs-Rantel désigna de la tête une maison aux fenêtres grillées dont le gros numéro flamboyait dans une lanterne rouge.

— C'est là!

D'une chambre faiblement éclairée par une lampe en verre de Bohême, M^{me} de Sachs-Rantel et M^{me} de Cerfeuil, les yeux collés à de petites lucarnes percées dans un mur tendu de vertes étoffes, regardaient. Au fur et à mesure que les visions passaient sous le feu des lumières, dans l'embrasement des caresses, — que les vivantes académies se dressaient, effrayantes dans l'orgie du plaisir, — un voile d'inexprimable douleur s'étendait sur le visage des femmes délaissées. Toutes deux, elles comprenaient que tout était fini et qu'une barrière les séparait à tout jamais de ces hommes qu'elles voyaient encore, les bras frémissants, les lèvres écumantes, les têtes tournées contre terre, comme des bêtes, des monstres.

Brusquement, une idée pareille tonna dans leur cerveau. Sans une parole, elles se dévêtirent, elles aussi, arrachant leurs vêtements, faisant craquer leurs linges, se mettant nues pour apparaître au milieu de la fête des sens.

M^{me} de Sachs-Rantel frappait à la porte. Une voix d'homme demanda :

— Qui est là?

— Ouvrez!

— Va voir, Flora, dit M. de Cerfeuil, en allumant une cigarette.

Mais le prince, qui s'était approché du trou de la serrure, eut une explosion de folle gaieté :

— Des femmes nues!... balbutia-t-il, à moitié gris... Une nouvelle attention de M^{me} Grégoire... Allons-y gaiement!... Entrez, mes petites!

La porte s'ouvrit. Les hommes reculèrent jusqu'au fond de la chambre, frappés d'épouvante, tandis que les filles riaient aux éclats devant les deux académies de femmes, toujours sans geste, toujours sans parole, toujours immobiles, comme des statues.

DUBUT DE LAFOREST.

Le Glas du Lanternier

A Marcel Schwob.

Il y a bien des façons d'être dévot. Celle de nos anciens était peut-être la bonne. Leur religion s'alliait très bien avec toutes sortes de bons contes sur la paillardise des moines et les servantes de curé. Ils possédaient la foi, mais se permettaient envers Dieu d'étonnantes familiarités. Et Dieu, moins sévère qu'aujourd'hui, en souriait du haut de son trône d'azur, dans sa barbe blanche.

Nous respectons Dieu davantage depuis que nous ne croyons plus en lui.

C'est pourquoi je me hâte d'établir que le brave homme dont il sera question tout à l'heure, Hubert le Lanternier, ainsi surnommé bien qu'il n'eût jamais fabriqué de lanternes, était un parfait bon chrétien. Considération qui excusera ce que son aventure peut avoir d'ingénuement sacrilège.

Où! de son temps, Hubert le Lanternier, légendaire dans le pays à cause d'un certain nombre de joyeuses inventions que les gens se racontent encore, était bon chrétien comme tout le monde.

Il remplissait ses devoirs aussi exactement que le permet la faiblesse de la nature humaine.

Très estimé de son curé dont il faisait souvent la partie, il ne manquait jamais la messe sans en ressentir un léger remords, et ne mangeait gras qu'en novembre, au passage des bécasses, parce qu'alors la tentation devient trop forte, et qu'il y aurait cas de conscience à laisser gâter le gibier.

Pénitent blanc et prieur de sa confrérie, il était superbe vraiment aux processions, sous la cagoule, avec son grand bâton doré que surmontait une tête de mort, ou bien le vendredi saint, à la porte de la chapelle, lorsque, pour exciter la générosité des fidèles, il cognait avec la clef du Trésor sur le rebord d'un plateau en cuivre luisant et sonore.

Avec cela, — car personne ici-bas ne saurait prétendre à la perfection, — le plus enragé coureur de cotillons dont sa ville ait gardé mémoire : aimant la blonde, appréciant la brune, sans néanmoins méconnaître la rousse; également taquin dans ses rêves par la verte et affriolante maigreur d'une fillette aux yeux curieux que par les promesses de corsage d'une commère mûre à point; s'en prenant à qui le voulait, que ce fût bourgeoise ou paysanne, et jouissant de son infatigable pousse aussi bien les ruelles du vieux quartier pleines de coins mystérieux que le bois solitaire où les femmes, le matin, vont charger leur âne aux grandes meules de ramée sèche qui se dressent loin des chemins.

Comment, avec d'aussi multiples occupations, ce diable d'homme s'arrangeait-il pour contenter encore sa femme, solide gaillarde à bouche gourmande, à dents d'ogresse, laquelle, au repas que l'on sait, ne devait pas s'accommoder de hors-d'œuvre?

Il la contentait cependant, car elle paraissait toujours contente, jalouse à peine pour la forme, et ne répondant que par un sourire énigmatique et satisfait quand les voisines s'empressant venaient lui révéler quelque nouvelle fredaine de ce brave Hubert le Lanternier.

Jusque vers l'âge de soixante-douze ans, Hubert le Lanternier n'avait pas bronché. C'est alors seulement qu'il commença sérieusement à s'inquiéter des approches de la vieillesse.

— Hélas! soupirait-il maintenant, le ciel a bien mal fait les choses, puisqu'il nous condamne à vivre après qu'il est mort le meilleur de nous.

Et il ajoutait :

— Si jamais vient mon tour, cela ne se passera pas sans bruit, comme pour les autres, et je veux qu'on parle de moi.

Cependant M^{me} Hubert souriait moins; et l'on voyait moins souvent le Lanternier courir les petites rues avec sa lanterne, ou bien, sous prétexte de chasse, rôder autour des meules de ramée sèche où les femmes vont charger leur âne, le matin.

Un jour, M^{me} Hubert ne sourit plus. Hubert devenait soucieux.

— Résignons-nous, soupirait-il, puisque c'est la loi de la nature.

Mais se rappelant les vagues paroles par lui prononcées, ses amis avaient méfiance et redoutaient qu'il ne songeât à faire un malheur.

On connaissait mal le Lanternier. Le coup qu'il méditait n'avait rien de précisément tragique.

Un matin donc étant sorti, tout pimpant et rasé de frais comme pour sa promenade habituelle, il se dirigea sournoisement vers un cabaret situé hors des murs où l'on était sûr de trouver à toute heure un certain Xiste Matagot, solide ivrogne au long poil roux qui, sans dégriser de l'année, cumulait les triples fonctions de suisse à l'église, de fossoyeur et de sonneur.

ROI des DESINFECTANTS
Toutes Pharmacies.
CHLOROL-MARVE
Entrepôt :
7, rue des Petites-Courbes, PARIS.

Que combleront-ils? Mystère!

Le lendemain, dans le grand salon de la Tête-d'Or, Hubert le Lanternier offrait un fin déjeuner à ses intimes.

Menu exquis, nappes parées. Seulement, ainsi que l'amphitryon, chacun des convives avait un crêpe autour de son gobelet.

— Asseyez-vous, disait en les accueillant le Lanternier, ceci est un repas de funérailles par moi dédié à la mémoire d'un ami précieux et cher que j'eus la douleur de perdre ces jours-ci. Mais, de grâce, quittez ces figures! L'ami en question était de complexion joyeuse et veut être enterré gaiement.

La bonne humeur de ce discours acheva de raser l'assistance un peu inquiète tout d'abord.

— A table, messieurs, il est onze heures. Or, juste au moment où s'épanouissaient les visages dans le déploiement des serviettes et le cliquetis des fourchettes, tout à coup, toutes les cloches du clocher sonnèrent.

Glas assourdissant, formidable, tantôt d'une lenteur dolente, puis entrecoupé de carillons, glas d'empereur ou d'archevêque dont les notes lourdes, pressées, roulant dans l'air bleu et butant aux angles des toits, s'abattaient sur la ville comme un vol d'oiseaux ironiques et funèbres.

Matagot gagnait bien son argent; mais Matagot avait parlé.

On savait déjà un peu partout de quel ami précieux et cher Hubert le Lanternier célébrait à si grand fracas les funérailles.

Et cependant qu'en son logis la bonne M^{me} Hubert pleurait, vaguement attendrie; tandis que, dans l'église, le sacristain et le curé se cramponnaient aux jambes du sonneur ivre, pour arrêter l'essor de ce glas scandaleux; en face de la population assemblée sous les fenêtres de la Tête-d'Or, Hubert le Lanternier apparut au balcon, doux, souriant, le verre en main, et prononça ces simples, mais pourtant mémorables paroles :

— A la santé du pauvre défunt!

PAUL ARÈNE.

LES SAPINS CHEZ SOI! Les médecins prescrivent aux malades de la Poitrine de brûler dans leur chambre du PAPIER SUPRÊME à la Crésote de hétra. Détail: toutes pharmacies.

LA RAFLE

Paturon... Papinaud... permission de minuit, voilà.

— Merci, chef.

Et les deux lignards, bien notés, gantés de blanc, inséparables, sortirent de la caserne, ce dimanche-là, sans que le sergent de planton trouvât un reproche à leur adresser.

— Alors nous allons?... interrogea Papinaud que l'exiguïté de sa taille, la rareté de son poil et l'absence de tout galon sur sa manche prédisposaient à la soumission,

— Chez mon cousin... le fruitier, répondit Paturon, important, demandant toutes ses inspirations au galon des soldats de première classe barrant obliquement sa tunique, au-dessus des parements.

Et comme l'autre se réjouissait de confiance, pour rien, exhalant l'approbation par tous les pores, Paturon eut honte de son facile triomphe, et exposa les raisons qui l'avaient conduit à ce choix.

— Tu comprends, nous arrivons au moment où ils prennent le café; ils nous invitent, nous passons la journée ensemble... et ils nous retiennent à dîner... Finaud, hein?

Cette fois il ne jugea pas nécessaire de réprimer l'enthousiasme de son compagnon, lequel se frottait les mains avec des gloussements :

— Riche idée... riche idée...

— Et pas un sou à déboursier!

— Pas un sou, ah! l'es finaud, y a pas!

De l'Ecole militaire à la rue de la Harpe où demeurait le cousin, le trajet est court, pour des soldats que les kilomètres n'effraient pas. Partis du pied droit... une, deux... sans pause, comme pour un service commandé, Papinaud et son camarade arrivèrent bientôt au but de leur promenade.

— Rue de l'Harpe, parfaitement, dit Paturon, le nez en l'air. Suis-moi.

Mais il n'avait pas fait vingt-cinq pas qu'il s'arrêtait, désappointé, devant deux paires de volets que d'épaisses barres de fer traversaient horizontalement.

— Pas de veine... Fermé! Attends, je vas demander au concierge.

Paturon disparut dans une petite allée qui flanquait la boutique et revint deux minutes après, perplexe, consultant ses galons.

— Embarrassant!... Le concierge dit qu'il rentrera peut-être bientôt... à moins qu'il ne soit sorti pour longtemps... mais qu'il reviendra sûrement pour dîner, s'il n'est pas retenu d'hors...

Il se recueillit une minute puis :

— Voilà ce que je propose : on va aller faire un tour dans les environs... pour tuer le temps, quoi! et on repassera, ce soir...

— Ça y est!

— Tiens! j'te vas faire voir le musée de Cluny.

— Riche idée!

Ils n'avaient que le boulevard Saint-Germain à traverser, mais ils ignoraient qu'on n'entre pas par le jardin, et ils firent trois fois le tour des grilles avant de trouver dans la rue du Sommerard, la porte du musée.

Un respect infini les pénétra, au seuil des salles; ils marchèrent d'abord les doigts dans leur ceinturon, sans rien regarder que les monumentales cheminées...

— C'est là-dedans qu'on brûlait les gens... dans le temps, remarqua Paturon, avec le besoin d'une marque d'assentiment renforçant sa conviction.

— Cré coquin! murmura Papinaud impressionné.

Ensuite, ils errèrent le long des vitrines, où des médailles étaient couchées; et leur alignement seul les étonna.

— C'est que le rang de taille est observé, constata Paturon, avec autorité.

Et l'autre d'appuyer, la bouche fendue d'aise :

— Numérotez-vous de la droite à la gauche!

Mais plus encore que les médailles, une collection de clefs les intéressa, les unes neuves, bien astiquées, dans des écrins, les autres très anciennes, usées et noires, et d'autres aussi, des objets d'art celles-là, compliquées, lourdes et terribles comme des masses d'armes. Papinaud, penché sur les vitrines, ne pouvait s'en arracher.

— Qu'est-ce que tu cherches? dit l'autre; la clef de la boîte?

Alors, ils s'éloignèrent en riant. Les meubles, les tapisseries, les porcelaines, ne les retenaient pas; ils montèrent tout de suite au premier et tressaillirent d'une grosse émotion en apercevant les armures. Il y en avait plusieurs; ils allaient de l'une à l'autre, les mesurant de l'œil, se livrant, mentalement à des comparaisons qu'ils étendaient à leurs chétives personnes. Pourtant Paturon eut une révolte d'orgueil, et toisant dédaigneusement son camarade :

— Hein! tu danserais là dedans, petit, dit-il en se carrant, les pectoraux saillants.

Mais une seule chose frappait Papinaud :

— Ben! ils avaient de l'ouvrage pour astiquer!...

— Et que la brique anglaise était pas découverte, lâcha l'autre au hasard, pour se montrer renseigné.

Ensuite, rien ne les amusa plus et la chaleur était telle qu'ils retirèrent leurs shakos. Ils ne trouvaient plus l'escalier pour redescendre; ils enfilèrent encore de longues salles pleines de vitrines debout et couchées. Enfin ils se retrouvèrent au rez-de-chaussée et tombèrent d'accord pour retourner chez le fruitier. Il était peut-être rentré. Ils sortirent du musée, retraversèrent le boulevard Saint-Germain. La boutique était toujours fermée. Ils revinrent à six heures, après avoir été entendre la musique au Luxembourg. Pas de cousin. Paturon fut démonté. Il était trop tard maintenant pour aller manger la soupe à la caserne. Le soldat de première classe, son galon interrogé, prit une grande résolution :

— Dinons au restaurant!

Papinaud ouvrait de grands yeux, effrayé de la dépense; mais incapable de contradiction :

— Tout de même! fit-il, entraîné.

Ils avait avisé une crèmerie où, pour vingt-cinq sous par tête, ils eurent un litre de vin, une nourriture variée et le café. Ils restèrent là deux heures et jouèrent des « petits verres », parce qu'on avait desservi la table pour leur faire sentir qu'ils gènaient, ne consommant plus.

Quand ils sortirent, le soir flambant et tumultueux du boulevard Saint-Michel les effraia un peu. Ils étaient rouges, leur col de tunique les étranglait et leur shako pesait vingt kilos.

— Peut pas rentrer comme ça... avec une permission de minuit, déclara Paturon.

— On ne peut pas, reprit docilement Papinaud.

Mais le boulevard les intimidait, avec son éclairage prodigué et les bandes qui le parcouraient en chantant, hommes et femmes, bras dessus, bras dessous. Même, ce vol de jupes, ces odeurs en soufflet, cette fantaisie mousseuse, troublaient les deux soldats, que les tournées successives avaient préparés à des tentations. Pourtant, sentant vaguement le piège, ils essayèrent encore d'échapper aux mailles du filet, en opérant une conversion à gauche. Mais, à ce moment même, deux petites femmes venaient vers eux, barrant le trottoir avec provocation. Il y eut choc — dont les assaillantes rirent et les militaires aussi. Puis on s'examina réciproquement.

— Comme ça vous prenez le frais? demanda Paturon, faisant la roue, effaçant Papinaud, subjugué.

Les deux dames minaudèrent, renchéries, du moment que les avances ne venaient point d'elles; pourtant elles rebroussaient chemin, attirant leur conquête dans une rue déserte, propre aux conventions préliminaires...

— Nous demeurons là... tout près, dit une des dames.

— Ensemble?... fit vivement Papinaud.

— Sur le même palier, porte à porte.

Cette déclaration parut les rallier, mais, quand, à leur tour, les deux hospitalières arrivèrent au fond du débat, les hésitations recommencèrent.

— Voyons, faut vous décider.

Paturon demanda une minute, entraîna son camarade sous le bec de gaz le plus proche : et tous deux vidèrent leurs poches, lentement, sou à sou, avec des fouilles profondes, qui semblaient tirer l'argent de leur ventre.

— Bah! s'écria le soldat de première classe, nous ne sortirons plus ce mois-ci; voilà tout.

— Une chance qu'on ait touché les mandats, tout de même, observa Papinaud, dont l'air vexé démentait les paroles.

Ils revinrent vers les deux femmes, et chacun d'eux en ayant pris une sous son bras, tous quatre s'acheminèrent vers le gîte promis.

— Comment vous appelez-vous? dit le duo des hommes de troupe.

— Bertha, répondit une des dames.

— Pomponne, fit l'autre.

Et la distinction de ce prénom rejaillit sur Paturon, très fier de son lot. Bertha avait un caractère d'infirmité qui convenait bien à Papinaud.

Hôtel, hôtel, sur les faces latérales d'une lanterne haut allumée : c'est là. La porte poussée retombe toute seule, fait la nuit dans une étroite allée au bout de laquelle on devine l'escalier en colimaçon, colimaçon monocorne dont la pointe unique est représentée par l'extrémité de la rampe, dépourvue de pomme. Au premier, en passant, les petites femmes décrochent leurs clefs, s'oublient à causer une minute avec une vieille personne très respectable dont la fonction semble être de distribuer les bougeoirs, car elle en prend deux parmi la douzaine qui s'aligne sur sa cheminée. Ensuite l'ascension continue. On ne s'arrête plus qu'au troisième, entre deux portes. Elles s'ouvrent enfin et, sur le seuil, avant de se séparer, les deux militaires échangent une vigoureuse poignée de main, comme pour se souhaiter bonne chance ou se dire adieu.

— Tu m'appelleras... implore seulement Papinaud.

— Parbleu! répond son chef de file.

Et sur les deux couples, les portes se referment.

— Bertha!... Bertha!...

C'est Pomponne qui frappe chez sa voisine, et son cri, l'émotion qu'il trahit sont tels que Bertha vient ouvrir aussitôt, tremblante elle-même, redoutant un malheur jamais impossible avec ces soldats... Mais il s'agit bien d'eux!

— La raffe... ma chère... Clémentine vient de me prévenir... Ils sont dans la rue... avec des agents à chaque bout... pas moyen de les éviter!

Pomponne laisse tomber le long de son corps deux bras désespérés et s'écrie :

— Non, vrai, je n'ai pas de chance... J'en sors, il n'y pas huit jours!

Retournée vers sa chambre, elle montre, par l'entrebâillement de la porte, son lit défait et ajoute amèrement : — Ah! ils s'en moquent bien, les hommes! Regarde-moi celui-là, s'il dort!

— Comme le mien.

Ce n'est rien, ces trois mots : « comme le mien », et voilà, cependant, qu'ils inspirent à Pomponne une idée folle, un projet insensé dont le succès dépend d'une exécution rapide et discrète.

— Si nous avons le temps, avant que les soldats se réveillent, d'endosser leur uniforme et de gagner la rue, nous sommes sauvés. Comprends-tu? Nous filons au nez et à la barbe des agents. On le renverra à la caserne demain, ce fourniment.

Je crois bien que Bertha a compris! Au désir d'échapper à la raffe, se mêle la joie contenue d'une bonne farce dont elles riront plus tard, car, pour le moment, il faut s'habiller sans bruit, dans le couloir qui sépare leurs chambres.

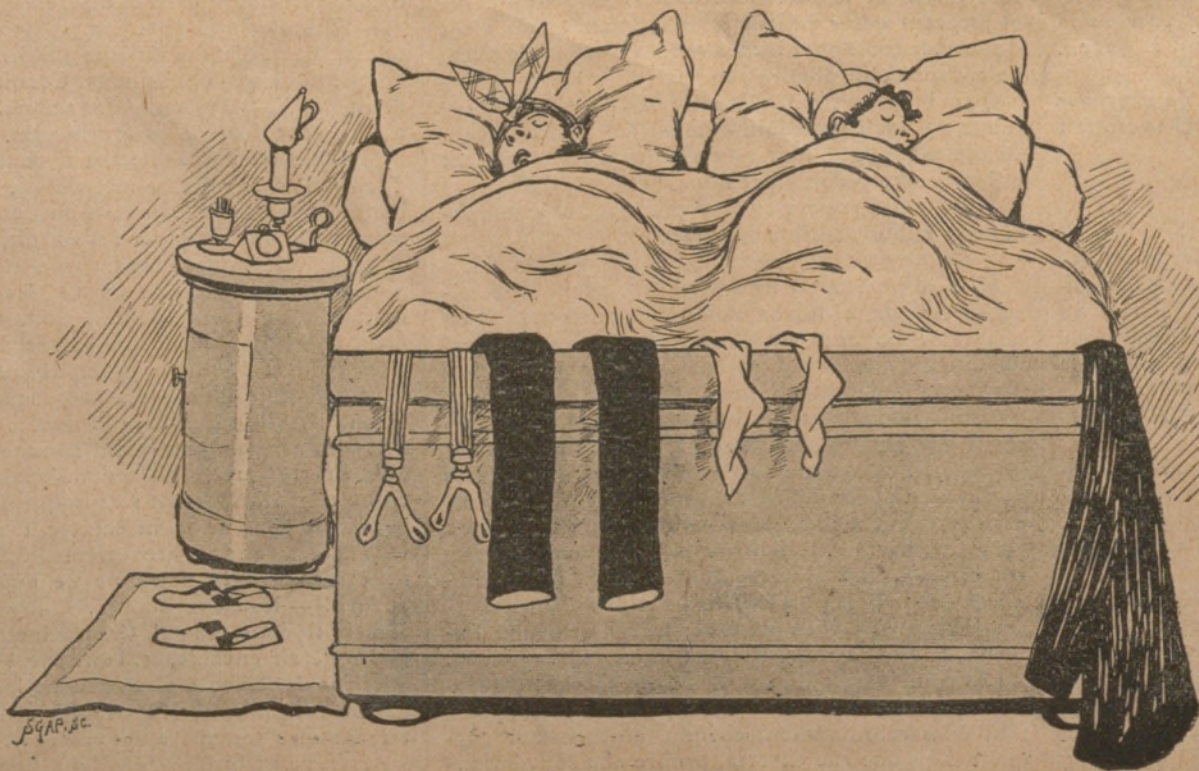
Elles ont apporté là, en tas, les vêtements des militaires, et elles passent le pantalon, elles s'affublent de la tunique encore garnie des épaulettes; elles coiffent le shako qu'emplissent leurs cheveux haut relevés; elles bouclent gauchement le ceinturon... Les brodequins, oh! non!...

Jamais elles ne pourraient marcher là-dedans. Et puis, à cette heure, est-ce qu'on s'apercevra?... Prêtes enfin, elles s'inspectent réciproquement, la main sur la bouche pour ne point éclater, tant elles se trouvent drôles dans cet accoutrement. Et elles descendent sans que la patronne de l'hôtel — heureux augure! — les ait reconues.

Mais il était temps! Cinq minutes plus tard la maison était envahie, et, l'une après l'autre, le commissaire de police se faisait ouvrir les portes, assisté de son secrétaire écrivant rapidement pendant l'interrogatoire sommaire qui précédait la cueillette.

Arrivés au troisième, les deux hommes se partagèrent la besogne, pour aller plus vite.

COMMENT ON RÉVEILLONNE





LES POÈTES DE L'AMOUR

Colloque sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne?
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve? — Non.

— Ah! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches! — C'est possible.

— Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir!
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

PAUL VERLAINE.

— Prenez à droite, dit le magistrat; j'opère à gauche.

Et ils entrèrent simultanément dans les deux premières chambres qui s'offraient à eux.

— Allons! ho! debout...

Mais la surprise les arrêta dans l'exercice de leurs fonctions. De chaque lit sautait, ahuri, un homme, la tête rasée, les jambes nues, la chemise illustrée de matricules au coton rouge, sous le sein.

— Ah çà! qu'est-ce que vous faites ici?

A peine réveillés, du désordre dans l'esprit, ils regardaient autour d'eux, sans rien reconnaître, se frottant les yeux, se rappelant leurs souvenirs, un à un.

— Paturon?... balbutia premièrement Papinaud.

— Papinaud?... dit d'abord Paturon.

— Allons! habillez-vous, et filez, conseilla le commissaire.

S'habiller! parbleu! ils n'eussent pas demandé mieux. Ils tournaient dans leurs chambres respectives; cherchant partout, fouillant les placards, se mettant à genoux pour voir sous le lit, et tout à coup un double cri s'éleva:

— Volés! Elles sont parties avec nos uniformes, les...

L'apostrophe leur resta dans la gorge; sur le palier, ils étaient blêmes de consternation, les jambes molles, la sueur au front.

— Conseil de guerre... murmura Papinaud.

— Oui... dissipation d'armes et d'effets, c'est deux ans!

— Je crois bien, en effet, comme nous arrivions, avoir vu deux soldats qui sortaient de l'hôtel, dit un agent.

Le commissaire, aussitôt, donna un ordre et l'agent disparut, tandis que la descente de police continuait, sans s'inquiéter davantage des deux militaires.

— Attendez là, avait simplement dit le magistrat.

Ils attendirent deux heures, en chemise, sans s'éloigner du couloir, penchés sur la cage de l'escalier, ou bien assis sur les marches, la tête dans les genoux, à rêver d'exécution capitale, à supputer les chances de grâce et de commutation de peine.

— Comme si qu'on sortait, quand on est en boutique!

A quatre heures enfin, les agents ramenèrent les deux filles, en tenue. La présence de l'autorité empêcha seule qu'il ne leur fût fait un mauvais parti. Paturon parlait de les étrangler.

Dehors, cependant, il se calma; après tout on en serait quitte pour huit jours de boîte, pas vrai? Et il ajouta encore, pour manière de décharge:

— Sale fruitier!

LUCIEN DESCAYES.

Gouttes Livoniennes CONTRE LE FLACON TOUX, RHUMES, BRONCHITES, etc. 3 fr. 75c. 1^{re} Ph^{ie}.

La Fortune de M. Fouque

(Suite.)

II

Le cercle de ces messieurs, le cercle de l'Union, se trouvait sur le quai, au premier étage du café Industriel. Il comprenait une pièce unique, très profonde, couverte d'un papier bleu azur, et décorée de glaces, de porte-manteaux et de réglemens se rapportant aux différents jeux. Au fond le billard, situé dans l'ombre, nécessitait une suspension de deux lampes continuellement allumées. Cette suspension, mal accrochée, allait de travers et mettait deux plaques de clarté aux angles opposés du billard. Près des fenêtres, qui toutes avaient vue sur la Seine, alternaient les tables de marbre où l'on consommait.

Ce jour-là, une chaleur lourde emplissait l'appartement, montait poussièreuse de la rue criblée de soleil, tombait âcre et malsaine du plafond où s'accumulaient des nuages de fumée.

Deux de ces messieurs jouaient au piquet; les autres, le gilet deboutonné, les jambes allongées, la pipe aux lèvres, causaient gravement de choses sérieuses. La récolte s'annonçait bien cette année, les pommes donneraient, il y aurait de la prune. Seulement il fallait un peu de pluie, car le paysan se plaignait déjà de la sécheresse. Puis on attaqua la politique. Les avis se partagèrent. La résistance du ministre ne pouvait durer, on en a assez de lui, disait l'un. — Il y est, qu'il y reste, répliquait l'autre, on n'aime pas les changements en France.

Assis dans un coin, M. Fouque contemplant d'un regard vague une rangée de peupliers qui bordait l'autre rive du fleuve, pendant qu'autour de lui s'égoûtaient lentement les paroles banales et importantes. Il n'entendait pas. Il méditait, le coude ap-

puyé, le menton sur son poing, comme un homme assailli d'ennuis et dont la pensée a besoin de se recueillir.

Soudain une voix le tira de son engourdissement:

— Eh bien! Fouque, qu'y a-t-il? Vous avez l'air tout je ne sais quoi.

Il leva la tête brusquement, simulant, à cette question impatientement attendue, un embarras qu'il n'éprouvait pas. Puis il plissa le front, fit prendre à son visage une expression découragée et soupira:

— Moi? rien, un embêtement...

On se tut de peur d'être indiscret. Mais lui, fâché qu'on ne l'interrogeât plus, continua:

— Oui, un embêtement, un gros embêtement... une lettre...

Quelqu'un demanda, par politesse:

— Ah! une lettre?

— Oui, une lettre... une lettre anonyme...

Ces messieurs se tournèrent vers lui, et l'un d'eux, abandonnant sa pipe, répéta:

— Anonyme?

— Oui, une lettre anonyme.

— Mais, concernant qui?

— Concernant... concernant...

Il hésita quelques secondes, quoiqu'il brûlât de parler; puis, paraissant se décider tout d'un coup, il acheva résolument:

— Concernant ma femme.

La partie de piquet fut suspendue. Boulard, le pharmacien psychologue, quitta sa chaise et s'installa près de M. Fouque. Les autres le regardaient avec cette prière des yeux qui implore la suite d'un récit.

Fier de la curiosité qu'il inspirait, il voulut encore l'accroître en différant ses explications. Il s'éloigna et arpena la pièce, les mains derrière le dos, la tête baissée, les paupières mi-closées, comme pour s'isoler et n'adopter une détermination qu'après en avoir mûrement pesé les bons et les mauvais côtés. Parfois il s'arrêtait court, frappé sans doute par une idée gênante, fixait le plancher et repartait d'un pas plus rapide.

Enfin s'approcha de ses collègues, se tint debout contre la fenêtre, dans l'attitude qui convient aux moments décisifs, toussa et posément déclara:

— Messieurs, avant tout, j'exige de vous le secret le plus absolu sur ce que je vais vous communiquer.

— Parfaitement, nous ne dirons rien, allez donc.

— Non, non, je désire un vrai serment, car il s'agit de mon honneur, il s'agit de notre honneur à tous, il s'agit de l'honneur même du cercle de Caudebec.

Un silence solennel régna, un de ces silences qui indiquent la gravité d'une situation. Ils étaient là cinq, Gautier, Lamotte, Valin, Baril et Boulard, tous des gens d'un mérite notoire, d'une capacité incontestable. Et tous les cinq levèrent la main et répondirent d'une même voix, en étendant sur leurs glorieux leurs doigts écartés:

— Nous le jurons.

Une joie immense envahit M. Fouque, il savoura longuement son bonheur, et ce fut avec un sourire qu'il tira la lettre anonyme et la lut:

« Monsieur, je vous prévient que votre femme a rendez-vous chaque mercredi, à trois heures, au carrefour des Ormes. Son complice est un de vos amis, un vos collègues du cercle. »

— C'est tout, il n'y a pas de signature, et maintenant causons.

Il s'assit. Lamotte affirma:

— C'est une affaire délicate, extrêmement délicate. Réfléchissons.

Ils réfléchirent. Du temps s'écoula. Personne ne prit la parole. Les physionomies étaient imprégnées de pensées profondes, et les sourcils froncés marquaient l'effort de la méditation.

M. Fouque hasarda:

— Eh bien! Boulard, vous qui possédez si bien l'âme humaine, qu'est-ce que vous en dites?

Boulard, interpellé, vida son verre, saisit son front et jeta de la lumière sur la discussion:

— En principe, la lettre anonyme est une infamie. Un homme qui se respecte la détruit sans la lire. Mais, dans la pratique, il y a deux cas: ou bien son contenu est faux et l'affaire est classée, ou bien il est véridique, et il faut agir. Etes-vous de mon avis, messieurs?

Une approbation courut parmi les assistants.

— Or, ajouta le pharmacien, pour savoir à quoi s'en tenir, le mieux est de lire la lettre et de se livrer à une enquête sur les faits qu'elle avance. C'est généralement la marche en pareille matière.

— Très bien raisonné, s'écria M. Fouque, et vous concluez?

— Je conclus sans conclure. Je citerai simplement le vieux dicton: « Il n'y a pas de fumée sans feu. »

— Alors vous croyez?

— Je ne crois rien, j'expose une opinion personnelle.

— Vous êtes dur, mon ami, M^{me} Fouque est incapable...

— Il ne faut pas se fier aux femmes, interrompit sagement Boulard. Je les ai étudiées de près, quand j'étais interne à l'hôpital de Rouen, je peux me vanter d'avoir poussé mes investigations jusque dans les replis les plus cachés du sexe faible... Eh bien! la plus honnête ne vaut rien. Méfiez-vous, mon cher, méfiez-vous.

M. Fouque eut un geste désespéré, et l'angoisse le plus vive se peignit sur son visage.

— Moi, je n'hésiterais pas, articula nettement le pharmacien. A votre place, je mettrais mon chapeau, je gagnerais la route d'Yvetot, et j'irais surveiller un peu le carrefour des Ormes. Il ne vous en coûte rien et, après, vous serez plus tranquille. Qu'en dites-vous, messieurs?

Ces messieurs n'opposèrent aucune objection. Mais M. Fouque, quoique persuadé, se débattit encore pour le plaisir de discuter. Il lui répugnait d'espionner, il considérait cet acte comme indigne de lui. Profitant de l'occasion, il babilla à tort et à travers, étala les qualités de sa femme, invoqua son honnêteté, la droiture de ses instincts, son passé impeccable, et s'attacha surtout à démontrer qu'elle ne lui pardonnerait jamais un tel manque de confiance.

D'un mot Boulard le convainquit:

— Et l'honneur du Cercle, mon ami? Car enfin vous oubliez que si votre femme est coupable, elle a un complice, que ce complice est parmi nous, et que, par conséquent, nous devons nous mettre sur nos gardes.

Cet argument l'écrasa:

— Mes amis, je m'incline devant vos bons conseils. Si votre aide m'est nécessaire dans cette affaire délicate, soyez sûrs... n'est-ce pas?...

Il eut un regard fin que les autres ne remarquèrent pas, distribua des poignées de main énergiques, et sortit, l'allure batailleuse.

Derrière lui, Gautier s'écria:

— Ce pauvre Fouque, il en tient.

Cette saillie amusa ces messieurs. Ils s'égayèrent un moment aux dépens de leur infortuné collègue; puis, abordant un ordre d'idées plus élevé, ils recherchèrent les différents moyens de combattre l'adultère.

III

Deux heures plus tard, M. Fouque revenait du carrefour des Ormes. Il marchait à grands pas rageurs, frappant des pieds, faisant tourner sa canne avec des gestes de matamore. Son petit corps gras et rond, pareil sur ses jambes maigres au corps d'une araignée, rebondissait d'une cuisse à l'autre comme une balle élastique. Sa tête rejetée en arrière, sa bouche contractée, comme prête à mordre, son chapeau bosselé mis sur l'oreille, semblaient provoquer les arbres du chemin, les gerbes de blé, les tas de cailloux.

Parfois une exclamation lui échappait: « Trompé, trompé! » et il prononçait ce mot d'une voix étonnée, en ouvrant les bras et en secouant les épaules, ainsi qu'un homme incrédule.

Il voulait douter malgré l'évidence, malgré le témoignage irrécusable de ses yeux. Mais il reconstitua la scène, évoqua les deux coupables, et revit bien sa femme, Julie elle-même, les vêtements en désordre, et Ferrand, son meilleur ami...

Ce souvenir l'occupait et il y songea froidement, sans jalousie. Cette conviction qu'un homme était l'amant de M^{me} Fouque, baisait ses lèvres, caressait sa chair, n'éveillait en lui aucune douleur, aucune amertume. Il s'avoua même que Julie paraissait auprès de Ferrand plus tendre qu'auprès de lui, plus passionnée, et quoique cela le vexât, il n'en souffrit point.

Et longtemps pour se distraire, il força son esprit à se fixer sur cette scène, il essaya d'étouffer la pensée qui l'obsédait sous un amoncellement d'idées futiles, de détails divertissants, de petits faits grotesques qu'il s'ingéniait à reconstruire. Mais soudain son orgueil blessé se réveillait, comme ces maux physiques qui agissent par saccades, et de nouveau sa colère jaillissait.

Tompé, lui, M. Fouque, l'ancien manœuvre arrivé à Caudebec en sabots, puis devenu maçon, puis contremaitre, M. Fouque, le fils de son travail, M. Fouque l'entrepreneur, le maître de trente ouvriers, le propriétaire d'une maison en ville et de trois fermes à Saint-Wandrille, tout cela trompé! C'était moins le mari qui se trouvait atteint que le chef de famille, le commerçant, le membre du cercle de l'Union.

Il se sentait humilié comme un enfant qu'on fouetterait en place publique. « Moi, M. Fouque, trompé, moi! » Il répétait cette phrase sans la comprendre, tant cela lui semblait une impossibilité! Qu'un autre le fût, soit, mais lui, M. Fouque! Il conçut moins d'estime pour lui-même et, se jugeant avec plus de sévérité, il accepta plus facilement le rang secondaire où le monde le reléguait.

Il traversa Caudebec, gagna le bord de la Seine, mais, préférant éviter le cercle, il remonta par la

place de l'église jusqu'à la route de Villequier. A gauche, il dominait le fleuve qui coulait au bas des vergers; à droite, des bois grimpaient sur la colline. Il s'y engagea pour se cacher.

Il avait envie de pleurer, de se tordre les mains, de se casser la tête. Qu'allait-il devenir maintenant? Tous devaient savoir ou sauraient son infortune. Il serait la fable de la ville, la risée de ses collègues, et il devinait le silence moqueur, coupé de chuchotements, qui accueillerait ses entrées. Comment désormais conquérir ce rôle prépondérant qu'il aspirait à tenir? Il n'y avait plus à tenter la lutte, car son effacement s'augmenterait de tout le ridicule du mari trompé.

De cela surtout venait sa rancune contre sa femme. Il lui avait tout donné, à l'ingrate, l'argent, la considération, le bien-être, le luxe. Il l'avait tirée de sa boutique pour en faire une dame, et elle se permettait d'élever un obstacle entre lui et le but convoité. Elle le récompensait de sa générosité en lui interdisant l'accès des honneurs et des postes qu'il pouvait briguer légitimement.

Et ce Ferrand, son camarade, le seul qui montrât de la déférence envers lui, ce vieux Ferrand que souvent, au sortir du cercle, il prenait par le bras et emmenait dîner à la fortune du pot! Il l'aimait comme un frère, au point de lui compter ses déboires et ses espérances. Et c'était celui-là que sa femme choisissait pour entraver son ambition et briser sa carrière!

Il ne forma d'ailleurs aucun projet de vengeance. Sa longue course à travers les bois, le contre-coup des émotions ressenties, l'accablaient de fatigue, et sa fureur s'évanouissait peu à peu. Mais, par un mensonge instinctif vis-à-vis de lui-même, il affecta une tristesse infinie. Il s'exagéra son amour pour Julie et son amitié pour Ferrand, il se persuada qu'il les adorait jadis et qu'ils vivaient ensemble tous trois, sans jamais se quitter. Alors, pleurant ses illusions, il dit à haute voix :

— Encore un rêve qui s'écroule.
La douleur le terrassait. Il entrevit un avenir solitaire, où il demeurerait dans son coin à écouter les autres, une vieillesse froide, sans gloire, sans popularité, sans famille. Cette existence l'effraya, et il eut pitié de lui-même. Décidément la destinée s'acharnait après lui.

Jusqu'à la fin du jour, il erra comme un vagabond, les membres rompus, le cœur lâche. Puis soudain cet isolement lui pesa, et il retourna à petits pas, les jambes pliées, le dos voûté, la tête basse. Sa canne, qui traînait à terre, le suivait d'un air vaincu. Il s'abandonnait, consentait à sa défaite, se ratatinait, rentrait sa poitrine, se faisait plus mince, plus chétif. Son infortune le pénétrait, le mouillait, lui donnait l'aspect d'un individu qui a reçu une averse et qui grelotte sous ses habits trempés d'eau.

Il longea la Seine, dépassa la chapelle de la Barre-ya et enfila le quai.

Aux fenêtres du cercle, il aperçut ses amis qui, du geste, l'invitaient à les rejoindre. Il refusa; mais, comme ils insistaient, il obéit machinalement et se dirigea vers le café de l'Industrie.

Ces messieurs étaient là une vingtaine qui s'irritaient des absinthes et des vermouths. Ils saluèrent l'arrivée de M. Fouque par des acclamations :

— Enfin c'est lui! le voilà! Eh bien! Fouque, quoi de neuf?

Il ne s'étonna pas, ne se souvenant plus du serment de ses collègues, que son secret fût ainsi divulgué. On l'entourait, on le harcelait de questions, on lui faisait une sorte d'ovation.

Et cet empressement lui réchauffait l'âme; il se sentait amolli par l'atmosphère de sympathie qui le baignait, il se trouvait à l'aise au milieu de ces af-

fections solides et de ces dévouements éprouvés. Ses nerfs se détendirent, sa souffrance se dissipa, et un mot lui vint aux lèvres qu'il lâcha malgré lui :

— Cocu!

IV

Il y eut un mouvement de stupéfaction. Ce cri brutal pétrifia les assistants, paralysa les mouvements, coupa court aux entretiens. François, le garçon, qui sortait avec un plateau de verres vides, s'arrêta net, cloué à terre. Un silence lourd plana, un silence d'église, la nuit.

Un bruit cependant résonnait, un souvenir de bruit plutôt, un écho indéfiniment propagé. C'était le petit mot drôle et terrible, aux syllabes légères comme des ailes.

Longtemps il vola dans l'appartement, sautilla sur les tables, cabriola sur le billard, gambada sur le plancher, se cogna au plafond, rebondit contre les murs. Longtemps il bourdonna aux oreilles, effleura les fronts, retentit dans les cerveaux, accrocha des sourires aux visages des célibataires, éveilla chez les autres une raillerie mêlée de peur, cette peur sourde des maris que l'infortune peut atteindre à leur tour.

M. Fouque jouissait de l'effet produit, et pour le prolonger, il répétait :

— Cocu... cocu...

d'un air pénétré.

— Voyons, un peu de courage, il n'y a pas que vous, s'écria avec fatuité Germain, un vieux beau surnommé « le tombeur de femmes ».

— Pas que moi, pas que moi, gémit l'entrepreneur, ça n'empêche pas que je sois cocu.

— Bah! On n'en est jamais sûr...

— Comment! hurla M. Fouque, hors de lui, je ne le suis pas? Mais puisque je l'ai vu! Vous n'allez pas le nier, j'espère? On voit ce que l'on voit.

On s'interposa.

— Evidemment, Germain, puisque Fouque assure...

— C'est vrai, mais qu'a-t-il vu?

— Ce que j'ai vu... ce que... eh bien...

Il hésita. Une pudeur subite le retenait. Il avait honte de publier son aventure, et il fut sur le point de la cacher, comme un malade qui dissimule soigneusement quelque plaie infâme. Il eut l'intuition du ridicule auquel il s'exposait. Déjà sans doute on se moquait de sa résignation. Il observa ses collègues et crut distinguer sur certaines physionomies une expression de dédain. Cette remarque ralluma son courroux, et il jugea nécessaire de le manifester pour sauvegarder son amour-propre.

Il s'en prit au garçon qui ricanait ouvertement, l'injuria, le mit à la porte. Puis, la face rouge, congestionnée, il parcourut la pièce en s'attaquant à des ennemis imaginaires auxquels il montrait le poing. Et il vociférait : « Salops... canailles... femme parjure... »

On réussit à le calmer. Il s'abattit sur une chaise et, las, épuisé par son accès de rage, il obéit aux prières de ces messieurs.

Il n'avait plus de force, plus de pensée, et les paroles coulèrent de sa bouche, très doucement, très faiblement, comme une confession d'agonisant.

— Je ne pouvais supposer que ce fût vrai... il y a des choses si monstrueuses qu'on les rejette. Je suis parti, confiant, comme pour une promenade. Une fois hors la ville, au bas de la côte, je coupai le bois par les sentiers de traverse. Le ciel était bleu, j'en voyais des coins entre les arbres qui m'abritaient du soleil, et j'avais gaillardement, heureux de me dégourdir les jambes. Aux environs du carrefour des Ormes, j'évitai de heurter les cailloux ou de froisser les branches, afin de ne pas dévoiler ma présence. Puis je me blottis dans un fourré et j'attendis... J'attendis quoi?... je ne saurais dire : j'étais

sûr que personne ne viendrait. En face, de l'autre côté de la clairière, s'élevait une espèce de cabane, une cabane de berger. Tout près d'elle, un âne broutait. Il faisait très chaud, je m'assoupissais lorsque j'entendis un bruit de pas... Je prêtai l'oreille... les pas s'approchèrent... une femme se dirigea vers la cabane, entra ouvrit la porte, et disparut... Je l'avais reconnue, c'était ma femme!

MAURICE LEBLANC.

(A suivre.)

GROG, PUNCH, LAIT
AU RHUM S'-JAMES
C'est le plus exquis remède, et le plus certain
contre les RHUMES, BRONCHITES, INFLUENZA, etc.
Consultez votre Médecin sur la
nécessité d'acheter de véritables produits S'-James.

Parlez-vous ANGLAIS, ALLEMAND, ITALIEN, ESPAGNOL?
Apprenez seul une langue en 4 mois, mieux qu'avec un professeur.
PUR ACCENT. Nouvelle METHODE claire, simple, très facile. Plus
d'étude rebutante qui décourage. — Preuve, essai d'une langue gratuite contre
25 cent. adresses : MAITRE POPULAIRE, 43 B. rue Van Hooft, Paris.

On demande POESIES et CONTES au Phare 25, r. Rodier, Paris, 11^e arr. timbre en rep.

MANQUE DE FORCES
Anémie - Chlorose - Léthargie - Insomnie
LE FER BRAVAIS
représente exactement le fer contenu dans l'économie,
expérimenté par les plus grands médecins du monde,
il passe de suite dans le sang, ne constipe pas, ne
fatigue pas l'estomac et ne nuit pas aux dents. En
prendre 30 gouttes à chaque repas. — Demander la
véritable marque. Se trouve dans toutes les Pharmacies.
Gros : 40 et 42 Rue St-Lazare, Paris.

JOYEUSES ÉTRENNES

1 lot fotogr. variés 3 fr. — 2 lots à 5 fr. — Livres rares et curieux
Échantillon n° 1 à 2 fr., n° 2 à 5 fr. — 2 catalogues contre 0 fr. 60
— BOSC, éditeur (514), AMSTERDAM. —

31, RUE BERGÈRE, 31, PARIS

MANUFACTURE DE PRÉSERVATIFS EN

Caoutchouc Dilaté

& BAUDRUCHE

GARANTIS INCASSABLES

pour l'usage intime de l'homme

et de la femme

Contre 30 centimes seulement

j'envoie franco et discrètement mon

Catalogue illustré de 40 pages et

200 gravures, plus deux beaux échan-

tilions, l'un blanc, l'autre rose.

Discretion absolue. — Meilleur Marché du Monde.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

Fêtes de Noël et du Jour de l'An

TIR AUX PIGEONS DE MONACO

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

DE PARIS A NICE & MENTON

Valables pendant 20 Jours, y compris le jour de l'émission

1^{re} CLASSE — Prix : { Nice..... 182 fr. 60
Menton..... 186 fr. 65

Faculté de prolongation de deux périodes de 10 jours
moynnant un supplément de 10 0/0 pour chaque période.

Billets délivrés du 19 au 31 décembre 1892 inclusivement et
donnant droit à un arrêt en route, tant à l'aller qu'au retour. Ils
sont valables pour tous les trains comportant des voitures de la
classe du billet, dans les mêmes conditions que les billets à plein
tarif de la même classe. Ils donnent accès, moyennant le supplé-
ment perçu des voyageurs porteurs de billets à plein tarif, dans les
trains de luxe.

Les enfants de 3 à 7 ans paient place entière.

Le Gérant : Alfred THULARD.

Paris. — Imp. du Gil Blas illustré, 8, rue Glück, A. Thulard, Imp.

CHOUBERSKY
CHEMINÉES et POÊLES
A FEU VISIBLE MOBILES
Plus de 200,000 appareils en usage
Envoi franco du Catalogue illustré sur demande
à la Société de CHOUBERSKY, 20, Boulevard Montmartre, 20 — PARIS

MAISON A. CLAVERIE
234, Faubourg Saint-Martin, 234 — PARIS
PRÉSERVATIFS en CAOUTCHOUC DILATÉ et BAUDRUCHE
GARANTIS INCASSABLES
et APPAREILS SPÉCIAUX, indispensables pour usage intime (Hommes et Dames)
PLUS DE 500,000 CORRESPONDANTS. — COMPLÈTE DISCRETION
Demander le Catalogue général illustré (44 pages et 200 gravures) qui est envoyé franco et discrètement
contre 30 centimes en timbres-poste.
La Maison est ouverte tous les jours et n'a pas de succursale.

CAPSULES et SIROP de
PEPINO SANNAZI
cette préparation ne tâtiquant pas l'estomac,
la plus active contre la BLENNORRAGIE et
en général contre les
AFFECTIONS DES VOIES URINAIRES.
Dépôt : Ph^o, 13, Boulevard Haussmann, PARIS.
et dans toutes les Pharmacies.
Demander Notice G. B. — Envoi franco.

PHOTOGRAPHIES GALANTES
Scènes de boudoir. — 42 cartes 5 fr.
42 ALBUMS 10 fr. contre mandat-poste.
Henry, 134, cours Victor-Hugo, à Bordeaux

CURIOSITÉS dernières nouveautés.
Demander gratis catalogue illustré,
RELIN, éditeur à Cette.

L'Essayage

Chansonnette, paroles de J. COSTÉ, musique de Marie KRYSINSKA.



(Dessin de Steinlen.)

COUPLÉ.

Hi... er j'vois
chez un' eou - tu - riè - re Un cos - tum' que je trou' char -
_ mant J'entret je d'mande à la pre - miè - re Que l'oum'fas'
_ seas - say - er l'vêt - ment On m'dit pas - sez à l'es - say -
_ a - ge Dans l'ca - bi - net plein d'grands mi - roirs Tot'ra jup'
gar - dant mon cor - sa - ge De sort' qu'on n'voy - ait qu'imes bar -
noirs Sous mon ju - pon De sa - fin c'ri - se A - lors dans
l'sa - lon mi - toy - en J'entends des voix pleins de sur -
_ pri - se Qui di - saient - Ah! très bien!

II

Mais la premièr' dit : Il me semble
Qu'on n'jug' pas si c'est réussi
Tant qu'on n'a pas un' vue d'ensemble :
Essayez donc l'corsag' aussi.
La réflexion me paraît juste,
L'ouvrièr' défait mon lacet
Et met à nu mes bras, mon buste,
Emprisonnés dans mon corset ;
Et sous les cloisons étouffées
Dans l'cabinet voisin du mien,
J'entends des voix comme étouffées
Qui disaient : — Ah! très bien!...

III

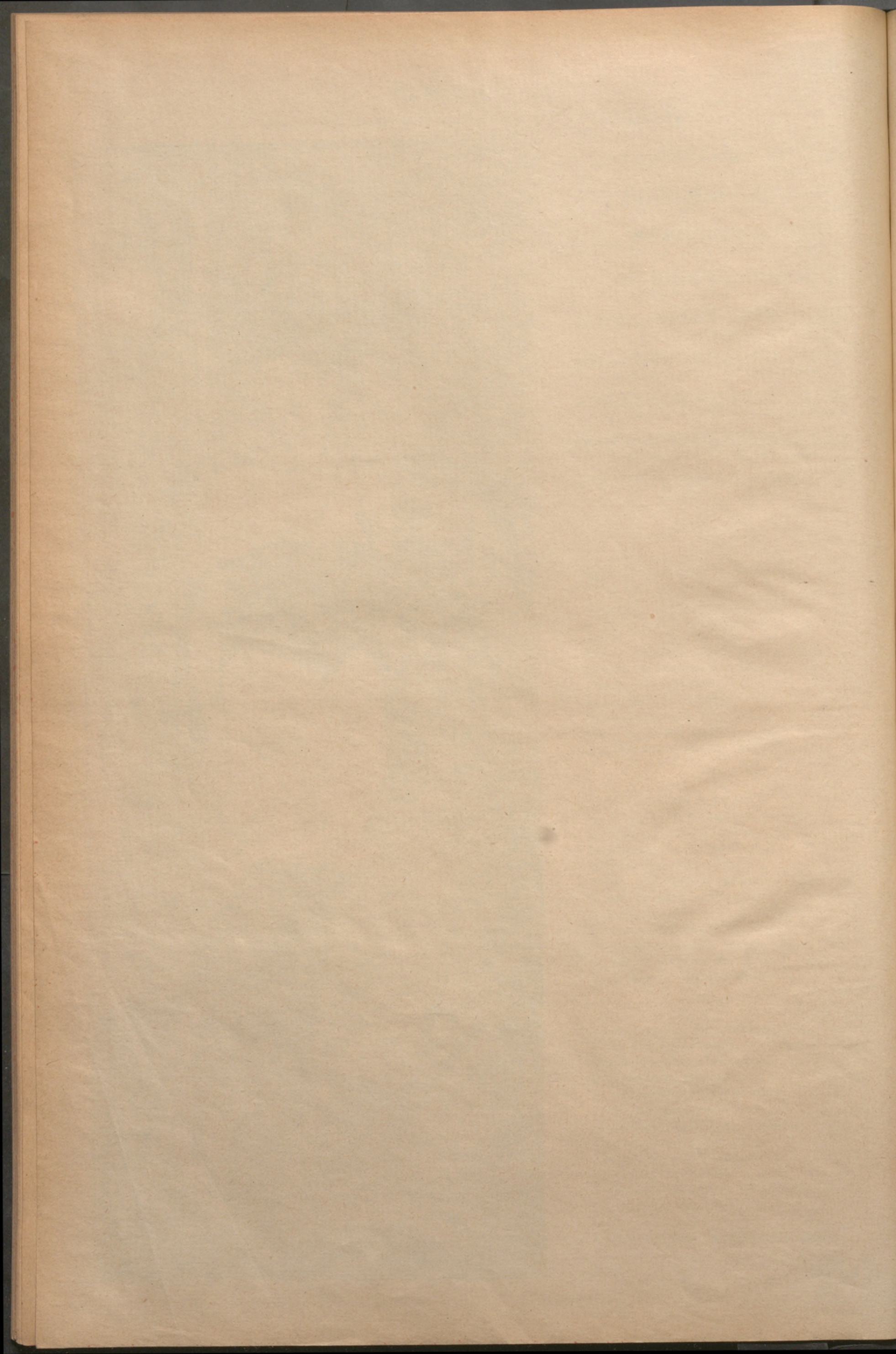
L'essayag' fut long. Je dus taire
Bien des mouv'ments dans tous les sens,
Lever les bras devant, derrière,
Et m'livrer à des déhanch'ments.
Mais j'fus ravi' de la toilette
Et j'dis : L'costum' me satisfait.
Je vais vous payer mon emplette
Quand la caissier' me dit : — C'est fait.
La chos' me parût renversante,
Mais je sais n'm'étonner de rien,
Et je partis plutôt contente
En m'disant : — Ah! très bien!...

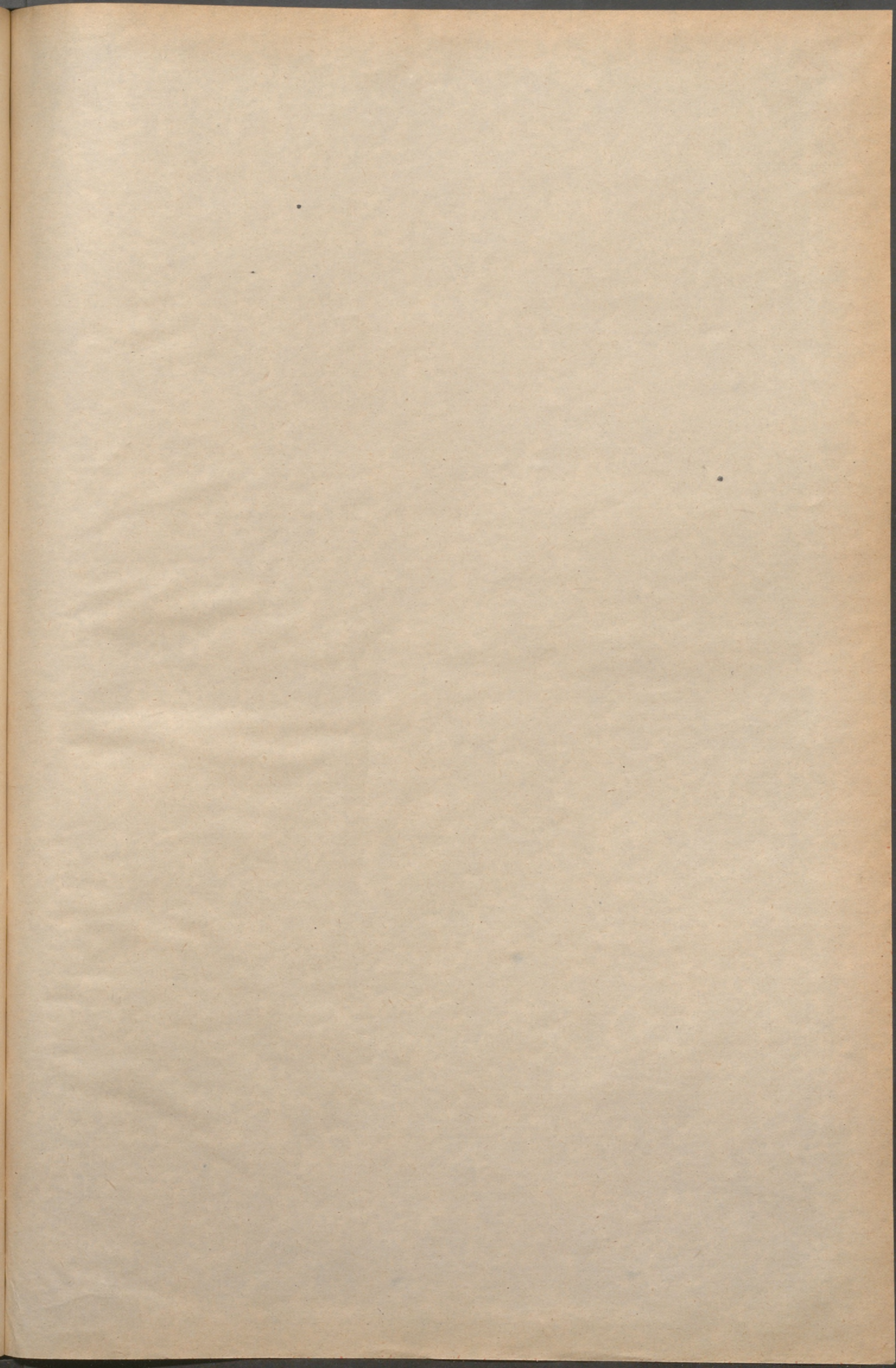
IV

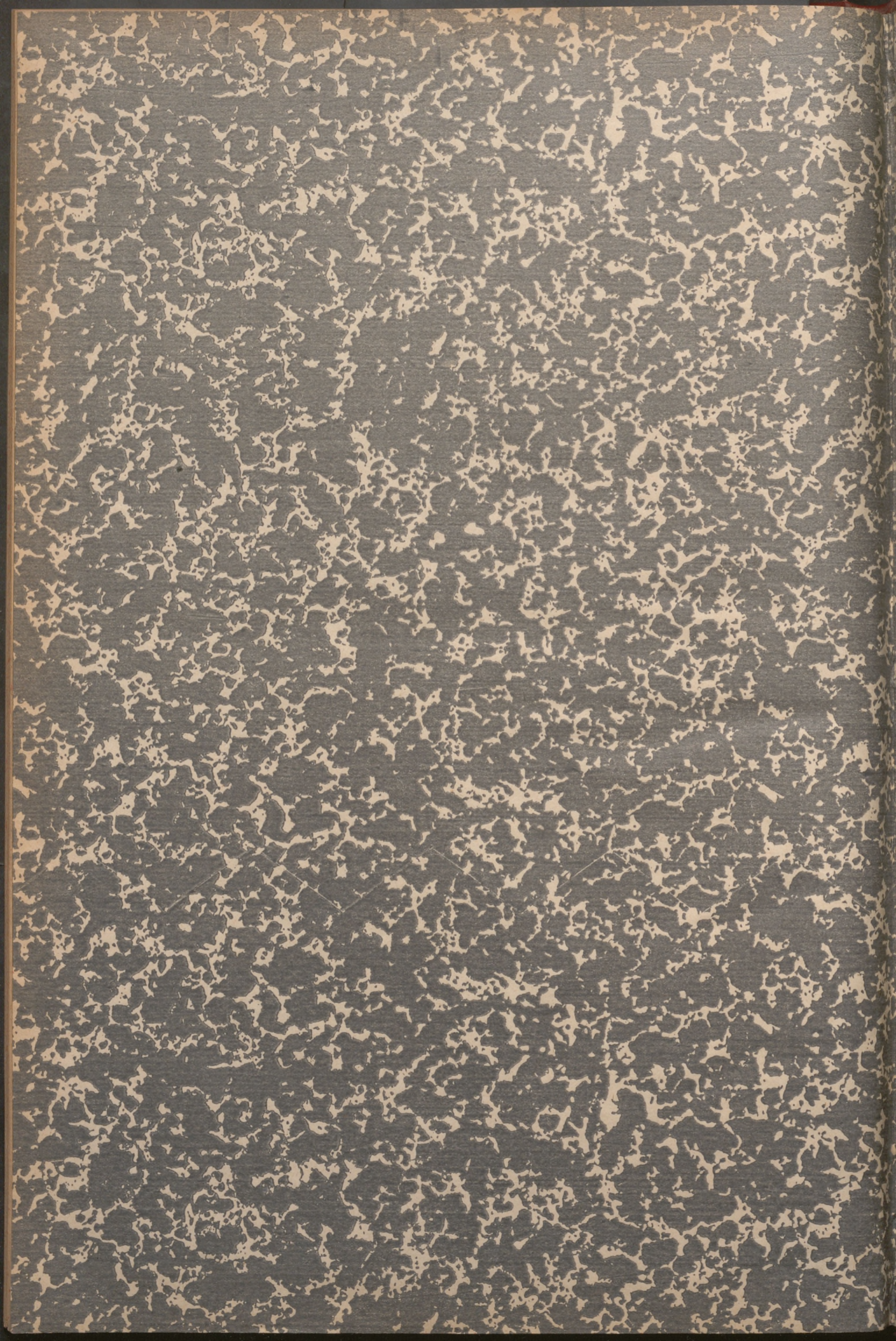
J'trouvais tout c'la fort drôlatique,
J'n'en allais à pas mesurés,
Quand j'vis sortir de la boutique
Quelques vieux messieurs décorés.
Ils me r'gardaient et j'voyais naître
Le rir' dans leurs yeux allumés
Prouvant bien qu'ils devaient connaître
Tous mes attraits dissimulés...
Alors tout me r'vint ca mémoire...
Les pos's qui m'détaillaient si bien...
J' compris soudain toute l'histoire
Et je m'dis : — Ah! très bien!...

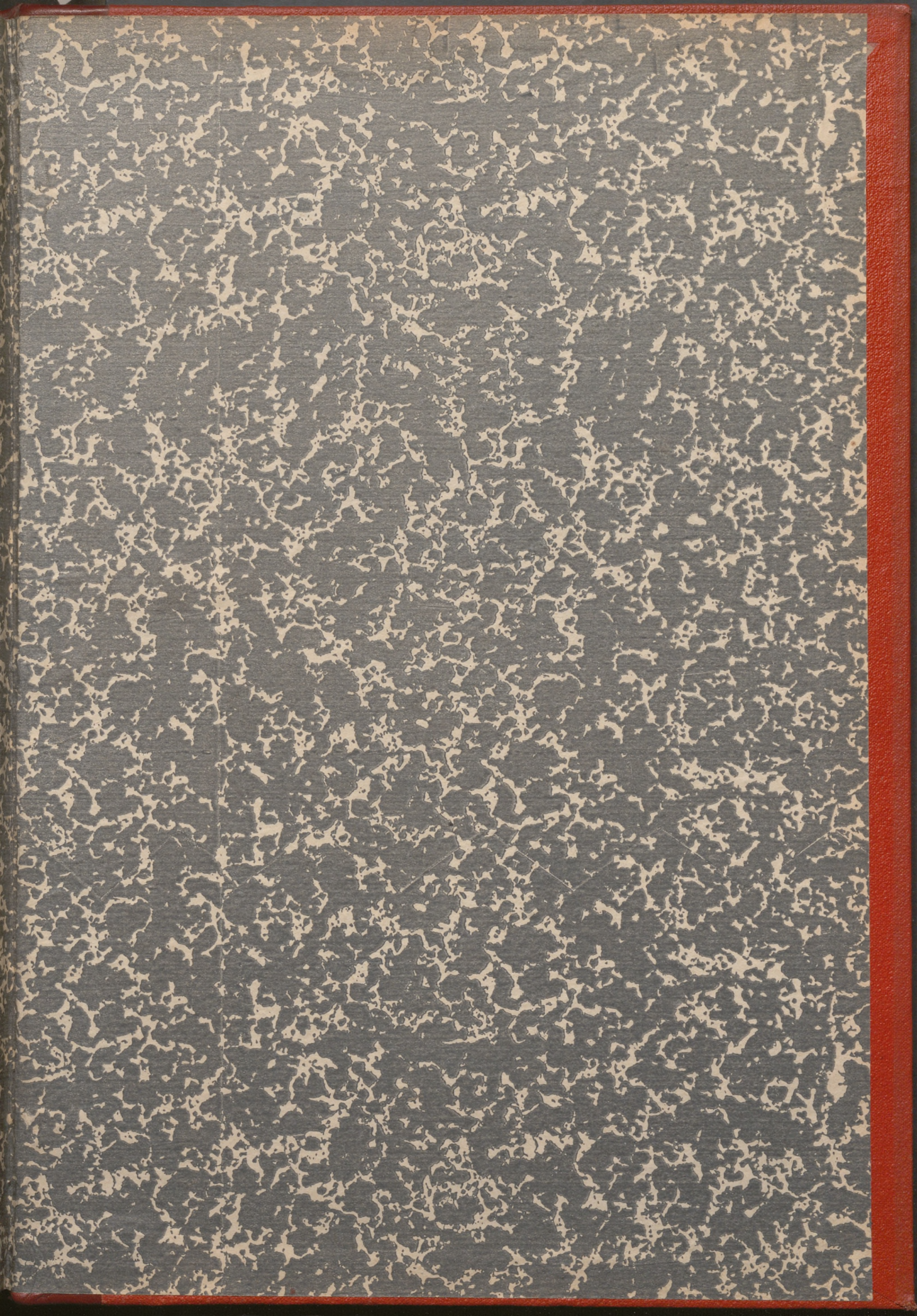
L. BATHLOT-JOUBERT, ÉDITEURS, rue de l'Échiquier, 39.











B

MU
AR
N